

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

TOUTES SERIES

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2 en séries S - ES
3 en série L

L'usage des calculatrices est interdit.

Objet d'étude :

Le roman et ses personnages : visions de l'homme et du monde.

Texte A : Stendhal (1783-1842), *La Chartreuse de Parme*, livre I, chapitre I (1839).

Texte B : Honoré de Balzac (1799-1850), *Une Ténébreuse Affaire*, troisième partie, chapitre XXI « Le bivouac de l'Empereur » (1843).

Texte C : Victor Hugo (1802-1885), *Les Misérables*, deuxième partie, chapitre XIII « La catastrophe » (1862).

Texte D : Patrick Rambaud (1946-), *La Bataille* (1997).

Annexe : tableau de Jacques-Louis David (1748-1825), *Le Premier consul franchissant les Alpes au col du Grand Saint-Bernard* (1800).

Texte A – Stendhal (1783-1842), *La Chartreuse de Parme*, livre I, chapitre I (1839).

[L'extrait suivant se situe au début du roman. Celui-ci évoque l'entrée de Napoléon Bonaparte à Milan en mai 1796, mettant fin à la domination de l'Autriche sur l'Italie. Des officiers français sont logés chez de riches Milanais, et notamment chez le marquis del Dongo, partisan des Autrichiens. Les Français ne seront chassés qu'en 1799.]

Nous avouerons que, suivant l'exemple de beaucoup de graves auteurs, nous avons commencé l'histoire de notre héros une année avant sa naissance. Ce personnage essentiel n'est autre, en effet, que Fabrice Valserra, *marchesino*¹ del Dongo, comme on dit à Milan. Il venait justement de se donner la peine de naître
5 lorsque les Français furent chassés, et se trouvait, par le hasard de la naissance, le second fils de ce marquis Del Dongo si grand seigneur, et dont vous connaissez déjà le gros visage blême, le sourire faux et la haine sans bornes pour les idées nouvelles. Toute la fortune de la maison était substituée au fils aîné Ascagnio Del Dongo, le digne portrait de son père. Il avait huit ans, et Fabrice deux, lorsque, tout à
10 coup, ce général Bonaparte, que tous les gens bien nés croyaient pendu depuis longtemps, descendit du mont Saint-Bernard. Il entra dans Milan : ce moment est encore unique dans l'histoire ; figurez-vous tout un peuple amoureux fou. Peu de jours après, Napoléon gagna la bataille de Marengo. Le reste est inutile à dire. [...]

Peu de jours après la victoire, le général français, chargé de maintenir la
15 tranquillité dans la Lombardie, s'aperçut que tous les fermiers des nobles, que toutes les vieilles femmes de la campagne, bien loin de songer encore à cette étonnante victoire de Marengo qui avait changé les destinées de l'Italie et reconquis treize places fortes en un jour, n'avaient l'âme occupée que d'une prophétie de saint
20 Giovita, le premier patron de Brescia. Suivant cette parole sacrée, les prospérités des Français et de Napoléon devaient cesser treize semaines juste après Marengo. Ce qui excuse un peu le marquis del Dongo et tous les nobles boudeurs des campagnes, c'est que réellement et sans comédie, ils croyaient à la prophétie. Tous
25 ces gens-là n'avaient pas lu quatre volumes en leur vie ; ils faisaient ouvertement leurs préparatifs pour rentrer à Milan au bout des treize semaines ; mais le temps, en s'écoulant, marquait de nouveaux succès pour la cause de la France. De retour à Paris, Napoléon, par de sages décrets, sauvait la révolution à l'intérieur comme il l'avait sauvée à Marengo contre les étrangers. Alors les nobles lombards, réfugiés dans leurs châteaux, découvrirent que d'abord ils avaient mal compris la prédiction du saint patron de Brescia : il ne s'agissait pas de treize semaines mais bien de
30 treize mois. Les treize mois s'écoulèrent, et la prospérité de la France semblait s'augmenter tous les jours.

¹ Marchesino : titre donné, en Italie, à tous les fils de marquis.

Texte B – Honoré de Balzac (1799-1850), *Une Ténébreuse affaire*, troisième partie, chapitre XXI « Le bivouac de l'Empereur » (1843).

[Le roman s'inspire de faits historiques. Riche en péripéties, il débute avec l'évocation d'un complot de monarchistes contre Bonaparte, alors Premier consul (1799-1804), qui aboutit à un procès suivi de condamnations. Laurence de Saint-Cygne, une royaliste impliquée dans la conspiration, vient avec un de ses proches, le marquis de Chargeboeuf, demander la grâce de ses cousins sur le champ de bataille où se trouve Napoléon, devenu entre temps empereur (1804). On est à la veille de la bataille de Léna (1806).]

L'Empereur descendit. Au premier mouvement qu'il fit, Roustan son fameux mameluck¹ s'empressa de venir tenir le cheval. Laurence était stupide d'étonnement : elle ne croyait pas à tant de simplicité.

- Je passerai la nuit sur ce plateau, dit l'Empereur.

5 En ce moment le grand-maréchal Duroc, que le gendarme avait enfin trouvé, vint au marquis de Chargeboeuf et lui demanda la raison de son arrivée ; le marquis lui répondit qu'une lettre écrite par son ministre des affaires extérieures lui dirait combien il était urgent qu'ils obtinssent, mademoiselle de Saint-Cygne et lui, une audience de l'Empereur.

10 - Sa majesté va dîner sans doute à son bivouac, dit Duroc en prenant la lettre, et quand j'aurai vu ce dont il s'agit, je vous ferai savoir si cela se peut.

- Brigadier, dit-il au gendarme, accompagnez cette voiture et menez-la près de la cabane en arrière.

15 Monsieur de Chargeboeuf suivit le gendarme, et arrêta sa voiture derrière une misérable chaudière bâtie en bois et en terre, entourée de quelques arbres fruitiers, et gardée par des piquets d'infanterie et de cavalerie.

20 On peut dire que la majesté de la guerre éclatait là dans toute sa splendeur. De ce sommet, les lignes des deux armées se voyaient éclairées par la lune. Après une heure d'attente, remplie par le mouvement perpétuel d'aides de camp partant et revenant, Duroc, qui vint chercher mademoiselle de Saint-Cygne et le marquis de Chargeboeuf, les fit entrer dans la chaumière, dont le plancher était en terre battue comme celui de nos aires de grange. Devant une table desservie et devant un feu de bois vert qui fumait, Napoléon était assis sur une chaise grossière. Ses bottes, pleines de boue, attestaient ses courses à travers champs. Il avait ôté sa fameuse redingote, et alors son célèbre uniforme vert, traversé par son grand cordon rouge, rehaussé par le dessous blanc de sa culotte de casimir² et de son gilet, faisait admirablement bien valoir sa pâle et terrible figure césarienne. Il avait la main sur une carte dépliée, placée sur ses genoux. Berthier se tenait debout dans son brillant costume de vice-connétable de l'Empire. Constant, le valet de chambre, présentait à

25

30 l'Empereur son café sur un plateau.

- Que voulez-vous ? dit-il avec une feinte brusquerie en traversant par le rayon de son regard la tête de Laurence. Vous ne craignez donc plus de me parler avant la bataille ? De quoi s'agit-il ?

35 - Sire, dit-elle en le regardant d'un œil non moins fixe, je suis mademoiselle de Saint-Cygne.

¹ Mameluck : soldat d'origine orientale formant la garde personnelle de l'Empereur.

² Le casimir est un tissu léger.

- Eh bien ? répondit-il d'une voix colère en se croyant bravé par ce regard.

- Ne comprenez-vous donc pas ? Je suis la comtesse de Saint-Cygne, et je vous demande grâce, dit-elle en tombant à genoux et en lui tendant le placet¹ rédigé par Talleyrand, apostillé² par l'Impératrice, par Cambacérès et par Malin.

40 L'Empereur releva gracieusement la suppliante en lui jetant un regard fin et lui dit :

- Serez-vous sage enfin ? Comprenez-vous ce que doit être l'Empire français ?

- Ah ! je ne comprends en ce moment que l'Empereur, dit-elle vaincue par la bonhomie avec laquelle l'homme du destin avait dit ces paroles qui faisaient pressentir la grâce.

45 - Sont-ils innocents ? demanda l'Empereur.

- Tous, dit-elle avec enthousiasme.

¹ Placet : lettre sollicitant une grâce.

² Apostillé : annoté.

Texte C – Victor Hugo (1802-1885), *Les Misérables*, deuxième partie, chapitre XIII, « La catastrophe » (1862).

[Le narrateur évoque longuement, au début de la seconde partie du roman, un événement historique : la bataille de Waterloo du 18 juin 1815. L'armée française emmenée par Napoléon fut vaincue par l'armée alliée commandée par Wellington - composée principalement de Britanniques et de Hollandais - et par l'armée prussienne dirigée par le général Blücher.]

La victoire s'acheva par l'assassinat des vaincus. Punissons, puisque nous sommes l'histoire : le vieux Blücher se déshonora. Cette férocité mit le comble au désastre. La déroute désespérée traversa Genappe, traversa les Quatre-Bras, traversa Gosselies, traversa Fresnes, traversa Charleroi, traversa Thuin, et ne s'arrêta qu'à la frontière. Hélas ! et qui donc fuyait de la sorte ? la grande armée.

Ce vertige, cette terreur, cette chute en ruine de la plus haute bravoure qui ait jamais étonné l'histoire, est-ce que cela est sans cause ? Non, l'ombre d'une droite¹ énorme se projette sur Waterloo. C'est la journée du destin. La force au dessus de l'homme a donné ce jour-là. De là le pli épouvanté des têtes ; de là toutes ces grandes âmes rendant leur épée. Ceux qui avaient vaincu l'Europe sont tombés terrassés, n'ayant plus rien à dire ni à faire, sentant dans l'ombre une présence terrible. *Hoc erat in fati*². Ce jour-là, la perspective du genre humain a changé. Waterloo, c'est le gond du dix-neuvième siècle. La disparition du grand homme était nécessaire à l'avènement du grand siècle. Quelqu'un à qui on ne réplique pas s'en est chargé. La panique des héros s'explique. Dans la bataille de Waterloo, il y a plus que du nuage, il y a du météore. Dieu a passé.

A la nuit tombante, dans un champ près de Genappe, Bernard et Bertrand saisirent par un pan de sa redingote et arrêterent un homme hagard, pensif, sinistre, qui, entraîné jusque là par le courant de la déroute, venait de mettre pied à terre, avait passé sous son bras la bride de son cheval, et, l'œil égaré, s'en retournait seul vers Waterloo. C'était Napoléon essayant encore d'aller en avant, immense somnambule de ce rêve éveillé.

¹ Droite : main divine.

² *Hoc erat in fati* : locution latine signifiant « cela était formulé par les Dieux », « c'était fatal ».

Texte D – Patrick Rambaud (né en 1946), *La Bataille* (1997).

[Ce texte constitue l'ouverture du roman, lequel évoque la campagne d'Allemagne et d'Autriche, marquée par la défaite d'Essling, en mai 1809.]

Le mardi 6 mai 1809, dans la matinée, une berline entourée de cavaliers sortit de Schönbrunn pour longer à petit train la rive droite du Danube. C'était une voiture ordinaire, de couleur olive, sans écussons. A son passage des paysans autrichiens ôtaient leur chapeaux noirs à large bord, par prudence mais sans respect, car ils
5 connaissaient les officiers, qui trottaient sur leurs chevaux arabes à crinière longue, une peau de panthère sous les fesses, avec des uniformes à la hongroise, blancs, écarlates, chargés d'or, une plume de héron au shako¹ : ces jeunes messieurs accompagnaient partout Berthier, le major général de l'armée d'occupation.

10 Par la vitre abaissée, une main s'agita au bout d'une manche. Aussitôt, le grand écuyer Caulaincourt, qui maintenait son cheval contre la portière, serra sa monture des genoux, enleva son bicorne et ses gants avec des gestes d'acrobate, puis il détacha d'un bouton de sa veste une carte pliée des environs de Vienne qu'il tendit en saluant. La voiture s'arrêta peu après devant le fleuve jaune et rapide.

15 Un mameluk en turban sauta du siège des laquais, déplia le marchepied, ouvrit la porte et exagéra des courbettes. L'Empereur descendit de la voiture en mettant son chapeau de castor au poil roussi par les repassages. Il avait jeté comme une cape, sur son habit de grenadier, sa redingote en drap gris de Louviers. Sa culotte était tachée d'encre parce qu'il avait la manie d'y essuyer ses plumes : avant la parade
20 quotidienne il avait dû signer une brassée de décrets, puisqu'il voulait tout décider, depuis la distribution de souliers neufs à la Garde jusqu'à l'approvisionnement des fontaines parisiennes, mille détails qui souvent ne relevaient pas de cette guerre qu'il menait en Autriche.

Napoléon commençait à s'empâter. Son gilet de casimir serrait un ventre déjà
25 rond, il n'avait plus de cou, presque pas d'épaules. Son regard détaché ne s'enflammait que sous la colère. Ce jour-là il était maussade, la bouche pincée. Quand il avait eu la certitude que l'Autriche s'armait contre lui, il était rentré en cinq jours de Valladolid à Saint-Cloud, crevant au galop on ne sait combien de chevaux. Lui qui dormait alors dix heures par nuit et deux heures dans son bain, grâce à ses
30 revers en Espagne et à cette nouvelle équipée, il retrouvait d'un coup son endurance et sa force.

¹ Shako : couvre-chef militaire.

Annexe : Jacques-Louis David, *Le Premier consul franchissant les Alpes au col du Grand Saint-Bernard* (1800).



ECRITURE

I) Après avoir lu tous les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante (4 points) :

Confrontez les images de Napoléon qui se dégagent de ces quatre textes.

II) Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des trois sujets suivants. (16 points)

1. Commentaire

Vous ferez le commentaire du texte de Victor Hugo (texte C).

2. Dissertation

De nombreux romans sont nourris d'événements et de personnages historiques. En tant que lecteur, trouvez-vous que ces matériaux donnent de l'intérêt au roman ?

Vous répondrez dans un développement organisé, en vous appuyant sur les textes du corpus, les oeuvres étudiées en classe et vos lectures personnelles.

3. Invention

Un jeune milanais, « amoureux fou » de Napoléon Bonaparte, a assisté à son entrée dans Milan. Le soir même, il évoque l'événement dans son journal intime. Vous rédigerez un passage de ce journal où il exprime son enthousiasme et son émotion. Vous pouvez vous aider du tableau de David reproduit en annexe.